

**L'HOMME**

**L'Homme**

Revue française d'anthropologie

154-155 | avril-septembre 2000

Question de parenté

---

Paul Ottino, *Les champs de l'ancestralité à Madagascar. Parenté, alliance et patrimoine*

Paris, Karthala/Orstom, 1998, 685 p., bibl., index.

Georges Augustins

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2738>

ISSN : 1953-8103

**Éditeur**

Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 janvier 2000

Pagination : 774-778

ISBN : 2-7132-1333-9

ISSN : 0439-4216

**Référence électronique**

Georges Augustins, « Paul Ottino, *Les champs de l'ancestralité à Madagascar. Parenté, alliance et patrimoine* », *L'Homme* [En ligne], 154-155 | avril-septembre 2000, mis en ligne le 28 novembre 2006, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2738>

---

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

© École des hautes études en sciences sociales

---

# Paul Ottino, *Les champs de l'ancestralité à Madagascar. Parenté, alliance et patrimoine*

Paris, Karthala/Orstom, 1998, 685 p., bibl., index.

Georges Augustins

---

- 1 Ce livre est sans équivalent. On ne trouvera sans doute pas dans la littérature ethnologique existante un ouvrage alliant à ce point une profonde érudition théorique de la discipline à une connaissance aussi intime de plusieurs sociétés, des ambitions discrètes mais puissantes à une pareille minutie ethnographique. De surcroît, la richesse de la documentation ethnographique n'a pas sa fin en elle-même, mais sert toujours une réflexion théorique de grande ampleur.
- 2 Le livre de Paul Ottino peut et doit donc être lu à plusieurs niveaux : c'est tout d'abord un portrait prodigieusement fouillé de trois sociétés de Madagascar – les Antandroy au sud, les Betsirmisakara au nord et les Merina au centre ; c'est ensuite une analyse de ce qui lie ces trois sociétés, dont les contrastes sont par ailleurs bien avérés ; c'est enfin une réflexion sur la nature même de la parenté à travers ses deux composantes, la filiation et l'alliance.
- 3 L'une des caractéristiques les plus intéressantes et les plus troublantes de Madagascar tient à ce qu'une mosaïque de peuples s'y côtoient, se ressemblant à certains égards, se différenciant à d'autres. Malgré de profondes variations dialectales, ces peuples utilisent la même langue, et donc souvent les mêmes concepts pour désigner leurs institutions – et tout particulièrement celles qui ont trait à la parenté –, mais les réalités qu'ils désignent sont bien différentes. Jusqu'à quel point le sont-elles ? Est-ce que ce sont les institutions qui sont différentes, ou est-ce l'appareil théorique de l'ethnologie qui réifie certains contrastes sans pouvoir saisir les ressemblances ? S'agit-il de « systèmes sociaux » opposés, ou bien de variantes autour de quelques thèmes à chaque fois réinterprétés ? Ne convient-il pas de réfléchir au cadre conceptuel d'une discipline dont la finalité est d'analyser une réalité et non de la caricaturer ? Paul Ottino est trop respectueux de

l'ethnographie pour poser ces problèmes dans le style cru que je viens d'employer, mais c'est bien de cela qu'il s'agit.

- 4 Trois populations font donc l'objet d'une analyse poussée : les Antandroy, pasteurs « patrilinéaires » qui vivent au sud, dans la partie la plus aride de l'île ; les Betsimisaraka, cultivateurs, patrilinéaires eux aussi, qui habitent au nord, dans une région souvent durement éprouvée par la saison des pluies ; et les Merina, riziculteurs des hauts plateaux, cognatiques. Dans les trois cas, ce que nous offre Paul Ottino, c'est une ethnographie dont la précision et la profusion laissent pantois, en particulier lorsqu'elle prend en compte des faits qui s'étendent sur une période de plus de vingt ans : *case studies*, biographies, plans cadastraux, reconstitutions généalogiques s'y juxtaposent avec un savoir-faire sans égal, servi par une parfaite connaissance de la langue et de ses dialectes. Mais, au-delà de l'ethnographie, et de manière absolument constante, se profilent les questions fondamentales. Le plan de l'ouvrage en témoigne, puisqu'il se compose essentiellement de deux interrogations qui se succèdent, l'une sur les catégories de la filiation, l'autre sur celles de l'alliance. Qu'a-t-on dit, en effet, lorsque, reprenant les catégories traditionnelles, on a souligné que les Antandroy et les Betsimisaraka étaient patrilinéaires et les Merina cognatiques, que les deux premiers privilégiaient l'exogamie et les derniers l'endogamie ? Peu de choses en fait, comme en témoigne la complexité de l'ethnographie et, surtout, peu de choses eu égard à ce qui rapproche ces différents peuples.
- 5 Dès lors, Paul Ottino propose de considérer qu'il n'existe pas une seule forme de parenté, mais trois : la filiation proprement dite (celle que caractérisait Radcliffe-Brown), la parenté d'ancestralité et la parenté de patrimoine. C'est en analysant ces trois formes de parenté que l'on comprend ce qu'ont en commun et ce qui oppose les peuples de Madagascar.
- 6 Les Antandroy sont des pasteurs polygynes qui vivent en hameaux dispersés centrés autour des cases des femmes ; les troupeaux font l'objet d'une possession individuelle et se transmettent aux fils aînés. L'examen des formes d'implantation des hameaux et de leur évolution révèle une logique qui impose de prendre en considération non seulement les règles de transmission, mais aussi l'antériorité des unions matrimoniales. Par ailleurs, la logique purement patrilinéaire de cette société semble mise en défaut par les procédures de choix des zones de pacage qui font intervenir les connexions maternelles.
- 7 Chez les Betsimisaraka, agriculteurs du nord, la logique patrilinéaire est beaucoup plus complexe. Pour avoir accès à la terre, il faut être *tompon tany* (propriétaire de terre), mais on ne peut avoir cette qualité que si l'on est membre d'un *fehitry*, c'est-à-dire d'un groupe d'ancestralité, lequel n'est qu'idéalement patrilinéaire ; en fait, la qualité de *tompon tany* repose plutôt sur la prétention d'appartenir à plusieurs *fehitry*. La complexité inouïe de cette situation résulte peut-être, pour une part, de l'histoire de la région qui, dépeuplée durant les troubles du XIX<sup>e</sup> siècle, n'a pu conserver un seuil de population viable qu'en attribuant des terres aux anciens esclaves, qu'en les autorisant à construire leur propre tombeau, c'est-à-dire à se constituer une parenté d'ancestralité. Une ethnographie incroyablement précise et détaillée montre par le menu comment se sont ainsi constitués des groupes d'ancestralité dont certains sont clairement issus de *tompon tany* et d'autres de descendants d'esclaves. Ce n'est finalement que par référence aux fonctions rituelles associées au culte des ancêtres que les groupes se distinguent. Enfin, l'ultime subdivision de la parenté fait apparaître des unités dont la logique de constitution est essentiellement patrimoniale, les *lova raiki*, lesquelles dépendent d'un héritage indivis et ne sont pas

situées sur un terroir au sens français du terme – cette notion n'existe pas –, mais sur un espace où les habitants d'un village défrichent, parfois jusque fort loin. Ces unités d'héritage sont associées à des patrimoines qui sont soit indivis, et l'on parle alors de *lova be* (grand héritage), soit morcelés, et l'on parle alors de *lova keli* (petit héritage) ; ils se maintiennent intacts en principe jusqu'à la mort du dernier des cohéritiers d'une génération.

- 8 Chez les Merina, agriculteurs experts des hauts plateaux qui ont jadis conquis l'île dans sa presque totalité avant la colonisation française, prévaut le concept d'*anaran dray* (nom du père), concept qui désigne un statut (noble ou roturier, ou, par défaut, descendant d'esclave), en même temps qu'il marque l'appartenance à un groupe d'ancestralité qui est en même temps un groupe patrimonial. Cette appartenance dépend exclusivement du lien au tombeau ancestral et se transmet dans toutes les lignes, mais en privilégiant toujours les descendants qui demeurent sur place, les autres perdant généralement leurs droits après deux générations. La logique de transmission distingue soigneusement les biens ancestraux, qui donnent lieu à une dévolution inégalitaire, privilégient l'indivision et ne peuvent être vendus, des biens non ancestraux, qui entraînent une dévolution égalitaire et peuvent être vendus. C'est sans aucun doute chez les Merina que les logiques d'ancestralité et de patrimoine sont le plus étroitement articulées.
- 9 Le culte des ancêtres – et ses implications sociologiques – est ce qui unit les différents peuples de Madagascar. Toutefois, dans des pages d'une grande finesse, Paul Ottino rapporte que, malgré bien des ressemblances structurelles entre les Betsimisaraka et les Merina, les premiers ont une peur affreuse des morts alors que les seconds vivent constamment dans leur voisinage. Autre aspect commun à tous les peuples de Madagascar : l'idée du *jus soli* ; les distinctions, les statuts et les honneurs ne valent en effet que sur le territoire de chacun.
- 10 Du point de vue de l'alliance matrimoniale, ce livre invite, une fois encore, à utiliser avec précaution les catégories habituelles de l'anthropologie. Les Merina privilégient l'endogamie de statut et même de groupe d'ancestralité, quand ça n'est pas de groupe patrimonial. La prestation matrimoniale bien connue, le *vody ondry*, que la famille de l'homme donne à celle de la femme, n'existait autrefois, rappelle l'auteur, qu'en cas de mariage exogame ; le mariage préféré (conforme au destin) était au contraire celui avec une proche parente et, dans ce cas, on ne versait pas de compensation matrimoniale ; il fallait en revanche effectuer les rituels appropriés pour lever les interdits. Ainsi, les Merina se caractérisent par une très forte endogamie de village et de statut, ce qui ne va pas sans présenter des situations très singulières, car les villages sont souvent peuplés, pour moitié au moins, de descendants d'esclaves avec lesquels toute union est impossible. Or, les femmes descendantes d'esclaves sont souvent les nourrices des enfants nobles, et il se crée ainsi une parenté de lait dont la force, sans être égale à celle du sang, n'est pas négligeable. L'ouvrage apporte un éclairage très surprenant sur les mariages entre descendants de deux sœurs, dont chacun sait qu'ils sont assimilés à des incestes. Contrairement à ce qui est souvent avancé, de telles unions sont recherchées à condition de présenter un avantage patrimonial important ; c'est dire que la parenté d'ancestralité doublée de la parenté de patrimoine comporte des privilèges qui l'emportent même sur l'interdit de l'inceste.
- 11 Chez les Antandroy, patrilinéaires et virilocaux, le mariage a pour effet de « chasser les sœurs ». Néanmoins, un lien très étroit se noue entre l'oncle maternel et le neveu utérin, lesquels sont dans des relations donneur/preneur. De nombreuses donations de vaches

sont effectuées, soit du grand-père maternel au petit-fils, soit du fils de la fille au gendre ; toutes les bêtes sont marquées, de sorte qu'il suffit de regarder un enclos et son bétail pour se trouver face à une sorte d'inventaire des alliances conclues sur trente ans. La dispersion des sœurs conduit à une extension géographique des réseaux matrimoniaux, mais on observe aussi la tendance inverse, celle du repli matrimonial sur un échange restreint entre deux groupes. L'endogamie de parentèle peut conduire à des cycles d'échange généralisé ; de plus, en raison même de cette endogamie, les descendants de femmes peuvent s'avérer être des agnats. Dans cette société, il existe, outre la filiation proprement dite, deux relations fondatrices : celle qui unit les germains et celle qui lie l'oncle maternel au neveu utérin. L'analyse des rituels de circoncision et de funérailles permet de mettre en évidence l'articulation des relations entre preneurs et donneurs de femmes, lesquelles associent, par le biais d'obligations rituelles contraignantes et dans une fourchette de trois générations, les hameaux des donneurs (parents maternels d'Ego), ceux des agnats *tompon dolo* (propriétaires du défunt) et ceux des preneurs de femme (beaux-frères, neveux utérins).

- 12 Chez les Betsimisaraka, qui sont passés d'une société patrilinéaire à un monde contemporain indifférencié, le mariage est souvent précédé de fréquentes et imprévisibles expériences sexuelles qui amènent leur lot de naissances illégitimes, compliquant encore le respect des interdits matrimoniaux. D'une manière générale pourtant, le mariage disperse les sœurs en raison de la virilocalité. L'exogamie de *fehitry* (groupe d'ancestralité le plus souvent centré sur

l'ascendance paternelle) n'empêche pas les unions à caractère « patrimonial », et ce en raison d'une forte endogamie de village ;

le seul interdit réellement contraignant concerne les descendants de sœurs. L'ensemble des pratiques matrimoniales paraît marqué, comme ailleurs à Madagascar, par une sorte d'obsession du maintien du statut.

- 13 Dans le dernier chapitre, Paul Ottino utilise l'appareillage conceptuel de Pierre Bourdieu pour mettre en ordre les données exposées. L'insistance sur la parenté d'ancestralité, récurrente à Madagascar, même si, comme le montre l'auteur, elle revêt diverses formes, semble liée à la possibilité de maximiser le capital symbolique plus encore que le capital matériel. De ce point de vue, appartenir à une unité de parenté fondée sur l'ancestralité (quel qu'en soit le mode de recrutement) est un avantage décisif. Ce chapitre comporte une réflexion sur la notion, si importante, de *tompo*, terme qui signifie « maître » plutôt que « propriétaire », et dont l'usage constant fait précisément référence à l'ancestralité en même temps qu'à la continuité de la résidence. L'ordre social à Madagascar semble donc reposer sur l'aptitude à contrôler l'accès aux ressources par le moyen tant de la référence à un lien aux ancêtres (la nature de ce lien varie selon les lieux) qu'à une sorte de *jus soli* omniprésent.
- 14 La conclusion foisonne de réflexions pénétrantes aussi bien sur la place de la parenté dans la vie sociale malgache que sur les divers types d'interprétation anthropologique des faits de parenté. On retiendra ici, parmi beaucoup d'autres, trois idées majeures.
- 15 1) La perception des catégories sociales n'a pas du tout le même sens chez les pasteurs antandroy que chez les agriculteurs merina et betsimisaraka : les premiers y voient un cadre contraignant et nécessaire auquel ils doivent se soumettre, alors que les seconds n'y

reconnaissent plus qu'un champ d'action possible, en raison sans doute des bouleversements dus à la modernisation.

- 16 2) Partout, à Madagascar, le rôle de la parenté peut s'expliquer par deux facteurs différents mais complémentaires : d'une part, la vulnérabilité essentielle de la vie, qui tient à ce que chacun est sans cesse menacé d'enfreindre un tabou (même sans le savoir) et ne peut trouver de recours qu'auprès de ses parents, et de secours symbolique qu'auprès de ses ancêtres ; d'autre part, la vie est dominée par le *lahatra*, dont une traduction très libre pourrait être le « destin » ; or la parenté d'ancestralité – avec toutes ses prescriptions – est la seule conforme au destin.
- 17 3) Le texte s'achève par des considérations inquiètes sur les conséquences de la rupture d'un ordre social et sur la redoutable anomie qui en découle, souvent plus cruelle que l'ordre qui l'a précédée.
- 18 Ce livre, certainement unique comme il a été dit plus haut, laisse *in fine* une impression de vertige, car, après avoir été conduit dans les méandres d'une logique sociale difficile mais parfaitement cohérente au-delà de ses variantes, on devine, au ton de la conclusion, que celle-ci est sans doute en train de se disloquer.
- 19 Au vu d'un pareil ouvrage, on a scrupule à exprimer des regrets. Il en est un pourtant que l'on ne peut s'empêcher de formuler lorsqu'on sait qu'il n'existerait pas sans un talent ethnographique exceptionnel. Ce regret, c'est que l'auteur n'ait pas plus souvent délaissé l'exposé technique pour faire part sans ambages d'expériences vécues. Lorsqu'il le fait, lorsqu'il s'y résout en quelque sorte, il en résulte des pages merveilleuses, comme celles où il raconte qu'ayant passé une nuit près d'un lac en Imerina, il a saisi toute l'importance symbolique de l'eau dans les conceptions parentales et religieuses des Merina, car, dans ce lac, on immergeait autrefois les morts.
- 20 Le fait que le volume soit épais (près de 700 pages), et d'une lecture souvent difficile en raison de l'abondance des matériaux, ne doit pas décourager le lecteur – et surtout pas le lecteur étudiant. C'est, au contraire, ce souci d'appuyer la moindre assertion sur l'analyse scrupuleuse des données qui le rend si précieux et si rare, à la fois dans sa conception et dans sa facture. Il n'est pas si courant d'être à même de présenter les différentes facettes d'une civilisation à partir d'une ethnographie de première main et d'en tirer des leçons de portée générale.
- 

AUTEUR

GEORGES AUGUSTINS

CNRS, Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative, Université Paris-X,  
Nanterre.